LETTRE VIII.

État du Théâtre.

Incolumi gravitate jocum tentavit, eò quòd
Illecebris erat & gratâ novitate morandus
Spectator, functusque Sacris, &c. Hor. Art Poet.

JE croirois volontiers qu'il y a assez de ressemblance entre le Théâtre de Madrid, tel qu'il existe aujourd'hui, & le Théâtre de Rome, tel qu'il étoit dans les temps dont parle Horace, c'est-à-dire, dans la période qui suivit son enfance, & lorsqu'il n'étoit point encore arrivé à cette perfection de goût, d'action & de sentiment où il parvint dans la suite. Je me garderai bien de comparer les Pièces du *Calderon* à celles de *Térence*, ni de mettre aucun des Acteurs Espagnols en parallele avec les *Roscius* & les *Esopus* de Rome, ou avec notre *Garrick*. Mais faites attention, Monsieur, qu'en vous exposant mon opinion, je vous la donne seulement pour celle

d'un homme qui n'a jugé que par les yeux, non par les oreilles. Je ne me flatte point d'entendre assez la Langue Espagnole, pour décider avec autant de hardiesse qu'un Critique François, du mérite de *Caldéron*, ni d'aucun des Dramatiques Espagnols. Il est cependant un moyen de porter un jugement assez sûr en jugeant par les faits & par les actions, qui disent souvent plus que les paroles. Les gestes & les actions ne sont point des choses absolument muettes; je pense que le Général *Johnson* entendoit mieux les Indiens par leurs gestes, leurs présens & leurs démonstrations, que s'il eût fait une étude particulière de leur Langue. Lorsqu'on apperçoit dans une Pièce les trois unités d'action, de temps & de lieu, bien observées; lorsque les caractères sont bien soutenus; que l'intrigue est bien nouée, & qu'on voit le tout se terminer à un heureux événement, ou à une catastrophe frappante: si cette Pièce est passablement jouée, il est certain que le Spectateur, quelqu'étrangers que lui paroissent être les mœurs & le langage du pays, est en état de porter son jugement

ſur cette Pièce. Qu'un Eſpagnol ou un François, ne ſçachant pas un mot de notre Langue, ſe trouve aux repréſentations d'*Othello*, *du Roi Lear*, *de Richard III*, *du Voyage à Londres*, *du Coup hardi pour une Femme*, &c. je ſuis ſûr qu'il rendra un compte exact de ce qu'il aura vû, & qu'il dira que l'un tue ſa femme par jalouſie, que l'autre devient fou en voyant l'ingratitude de ſes filles, & que Richard eſt un hypocrite, un monſtre, un homme coupable des plus grands crimes, mais plein de valeur & de courage, &c.

La première fois que je me trouvai au Théâtre de la Comédie de Madrid, c'étoit dans le temps des *Autos-da-fè*. Le Théâtre me parut aſſez grand, aſſez bien entendu, mais fort mal-propre, & très-mal illuminé. Ce qui me ſurprit, c'eſt qu'il y avoit un mélange égal de jour & de lumières artificielles. La tête du Souffleur, qui ſortoit d'une petite trappe, excédoit de beaucoup le niveau du Théâtre; & je crus d'abord que c'étoit un phantôme, ou quelque démon qui devoit ſortir de ce trou, pour jouer dans la Pièce. Je ne fus détrompé

que lorſqu'il commença à lire la Pièce d'un ton aſſez haut, pour que non-ſeulement les Acteurs, mais le Parterre & les Loges entendiſſent tout ce qu'il diſoit. Le Parterre formoit un mélange curieux & un ſpectacle biſarre : on y voyoit des hommes en bonnets de nuit & en manteau ; d'autres en larges chapeaux, & les Officiers & les Soldats étoient pêle-mêle avec la populace. Les ſecondes Loges n'étoient remplies que de femmes ; les hommes n'y vont point. Toutes ces femmes avoient le même habillement, un cotillon noir, & un voile blanc, ou de laine ou de coton. L'Amphithéâtre & les premières Loges étoient occupés par les perſonnes de diſtinction & par la Nobleſſe.

Lorſque la pièce commença, je trouvai que les Acteurs étoient vêtus magnifiquement, & qu'ils avoient des habits plus riches que nous n'en voyons en Angleterre ; ils en changoient perpétuellement, & il ſembloit qu'ils n'en changeaſſent ainſi, que pour faire voir au Spectateur toute la richeſſe de leur garde-robe. Après quelques ſcènes inſipides & fort dégoûtantes, on donna

un eſpèce d'intermède mêlé de critique & de plaiſanterie, dans le deſſein, à ce qu'il me parut, d'amuſer le Parterre. Un des Comédiens offrit un ſac d'argent à une jeune Dame qui lui chantoit un air fort agréable, & qui ne paroiſſoit pas éloignée de lui accorder ſes faveurs. Enſuite, à ma grande ſurpriſe, un homme apporta trois têtes à perruque avec leur pied, qu'il plaça ſur le théâtre. Il revint un inſtant après avec des habits d'homme, & en revêtit ces trois figures : puis tout-à-coup les déshabilla, & leur mit des vêtemens de femme. C'eſt pour caractériſer ces ſcènes biſarres, que j'ai pris ici pour épigramme les trois Vers d'Horace par où commence ma Lettre. Je ſuis perſuadé que l'Auteur, par cet ingénieux intermède, mais peu digne de la gravité Eſpagnole, n'avoit en vue que d'amuſer le Parterre.

Auſſi-tôt que les trois têtes à perruque furent accoutrées de ces habillemens de femme, il parut ſur le Théâtre trois hommes, qui s'approchant d'elles leur contèrent fleurettes, & voulurent mettre leur vertu à l'épreuve.

Comme les trois dames ne diſoient mot, & ne remuoient pas, les trois galans s'apperçurent bientôt de leur mépriſe, & reſtèrent aſſez confus, au grand applaudiſſement du Parterre.

Pour revenir à la grande Pièce, après avoir eſſuyé pluſieurs ſcènes fort ennuyeuſes & fort longues, très-peu intéreſſantes, remplies de phœbus, de galimathias, la grande ſcène, la ſcène des ſcènes arriva. Un Acteur en robe longue couleur de pourpre, repréſentoit Jéſus-Chriſt entre les mains des Juifs. D'abord il fut ſouffleté, baffoué, *conſpué*, flagellé, couronné d'épines, & obligé de porter ſa Croix. Alors mettant un genou en terre & paroiſſant ſouffrir de grandes douleurs, il s'écria : *Padre mi ! Padre mi !* ô mon Père, m'avez-vous abandonné ? Se levant enſuite il s'appuya contre un mur, étendit ſes bras comme ſi on l'eût crucifié, & contrefit toutes les angoiſſes d'un homme qui expire dans les tourmens. Mais vous ne devineriez pas quelle fut la concluſion d'une ſcène terrible, & pour laquelle les hommes doivent avoir la plus profonde vénération, c'eſt qu'une

Actrice vint le délier, lui ôta ſa couronne & ſes habits de pourpre, & que l'Acteur après avoir repris ſes propres habits & remis ſa perruque, ſe joignit aux autres Acteurs, & danſa avec ſa figurante une ſequedillas. *Spectatum admiſſi riſum teneatis, amici ?*

Cette danſe de *ſequedillas* n'eſt pas déſagréable au Théâtre; je l'aime mieux du moins, comme la danſent les Acteurs, que lorſqu'ils courent tous les uns après les autres. Quand on la danſe dans les maiſons particulières, elle reſſemble beaucoup à celle que nous appellons en Angleterre le *Hay*.

Après ce divertiſſement, une Actrice s'étant avancée, fit un très-long diſcours où elle expliqua la nature & la fin des Sacremens.

Il faut que vous ſçachiez, Monſieur, que les Eſpagnols mettent dans leurs Pièces quantité de ſoliloques ou de monologues, la plûpart fort longs, & remplis de déclamations vagues & outrées.

J'oubliois de vous dire que, dans la même Pièce, Jéſus-Chriſt parut ſur un Vaiſſeau triomphant qui déſignoit l'Egliſe; & qu'avant ſa Paſſion, il prêcha

aux quatres parties du Monde, représentées par des Acteurs, chacun habillé d'une manière analogue à son rôle. L'Europe & l'Amérique l'Asie écoutèrent le Sauveur avec attention, & reçurent la Foi; mais l'Asie & l'Afrique restèrent dans leur aveuglement.

Quelque temps après avoir vu jouer cet Acte de Foi, je voulus voir une Comédie régulière, quoiqu'à vous dire vrai, le premier Spectacle m'eût fort dégoûté du Théâtre Espagnol. Je me trouvai dans une loge avec deux Anglois. Nous ne comprîmes pas bien le premier Acte, & il nous fut fort difficile d'appercevoir le dessein de l'Auteur. Nous vîmes un Roi, une Reine & une Fée ou une Sorcière. Il y avoit beaucoup de spectacle, & des points de vue charmans; mais l'intermède ou la farce qui termina le premier Acte, étoit d'une singularité que rien n'égala jamais, soit à Rome, soit à Athènes. Nos *Frasquhar*, nos *Cibbers*, & tous nos Auteurs bas-comiques, n'ont rien imaginé de si burlesque. La scène se passoit dans un *Posada* ou un Cabaret, & pendant la nuit. Il y avoit trois matelas étendus

ſur le Théâtre & trois couvertures. La Reine & ſes Suivantes, qui repréſentoient la Maitreſſe & les Servantes du logis, ſe mirent en devoir de faire les lits : enſuite il entra ſix hommes pour ſe coucher, & chacun d'eux paya *trois quartiers*; mais l'un d'entr'eux qui étoit avare, avoit enveloppé ſon argent dans vingt à trente morceaux de papier. Ils ſe déshabillèrent devant les femmes, ôtèrent cinq à ſix paires de culottes, & autant de veſtes, & ſe couchèrent deux à deux. La fin & le beau de ce ſpectacle étoit de les voir ſe jetter leurs habits à la tête & ſe battre, dans le deſſein apparemment de voler l'avare. Cette mauvaiſe farce nous parut ſi exceſſivement ridicule, que nous ne pûmes nous empêcher de faire de grands éclats de rire, que ceux qui étoient dans les loges voiſines prirent pour des applaudiſſemens que nous donnions à l'eſprit & aux gentilleſſes de l'Auteur. Quelque deſcription qu'on pût faire de cette ſcène, on ne pourroit jamais la rendre telle qu'elle a été jouée; & je défie aucun Théatre de l'Europe, excepté celui de Madrid, d'en produire

une ſemblable. La petite Pièce de notre *Shuter*, intitulée *le Rendez-vous des gueux*, malgré la licence, les obſcénités & les baſſes plaiſanteries qui y ſont répandues, n'eſt rien en comparaiſon de la farce Eſpagnole.

Après cet intermède, il y eut d'autres ſcènes entre le Roi, la Reine, la Fée & le reſte des Acteurs, dont cinq à ſix à la fois tirèrent l'épée contre l'enchantereſſe. Celle-ci ne leur oppoſoit que ſa baguette magique, & elle ſe retira dans ſon réduit, ſans avoir reçu aucune bleſſure. Les Paladins ſurpris que leur fer n'ait pu ſeulement entamer la Fée, le remettent dans le fourreau pour une meilleure occaſion, en criant : *Muy grande maravilla* ! ô la grande merveille ! Dans une autre ſcène, la Sorcière tue un homme d'un ſeul regard ; & d'un autre regard elle le réſuſcite & lui rend la vie. Une autre fois elle entre ſur le Théâtre, tombe, ſe caſſe le nez, ſe relève, & s'en retourne en ſe mettant une mouche ſur le viſage.

Nous fûmes régalés d'un autre intermède, où des maris fort irrités pourſuivoient leurs femmes avec tranſport

ayant à la main des maſſues ſemblables à celle d'Hercule, dans le deſſein de les abbattre à leurs pieds; mais par la médiation de quelques amis, les femmes échappoient à ce danger. Dans l'intermède qui ſuivoit le troiſiéme Acte, c'étoient les femmes qui, habillées en amazones & les armes à la main, pourſuivoient à leur tour leurs maris tremblans, qu'elles obligeoient de ſe mettre à leur diſcrétion. Je n'ai rien remarqué de plus que je puiſſe me rappeller; ſi ce n'eſt que la Fée, l'Enchantereſſe ou la Magicienne, renonce au Diable & à ſes œuvres, & finit par embraſſer la Foi Catholique, en déclarant que c'eſt la ſeule Religion à laquelle elle veut adhérer.

Voilà, Monſieur, tout ce que je puis vous dire du Théatre Eſpagnol. Calderon n'a jamais ceſſé d'être, & eſt encore aujourd'hui, l'Auteur favori de la Nation; auſſi ſes Pièces ſont-elles toujours celles qui ont le plus de ſuccès.

Je ne dois pas oublier de dire, qu'ici la vie des Actrices n'eſt pas ſi ſcandaleuſe qu'à Paris ou à Londres; l'Actrice

nommée la *Théresa* a été renfermée cet hiver pour n'avoir pas été cruelle à quelques Grands d'Espagne.

LETTRE IX.

Deſcription de la Fête du Taureau donnée dans la Place Majeure, à Madrid, à l'occaſion de l'Entrée de Sa Majeſté Catholique dans la Capitale, le 16 Juillet 1760.

NOUS nous rendîmes au balcon de l'Ambaſſadeur d'Angleterre ſur la place majeure, environ à une heure & demie, & nous fûmes d'abord ſurpris du ſpectacle qui s'offrit à nos yeux. La place qui eſt large & belle, étoit remplie d'une foule de peuple étonnante; tous les balcons, qu'on avoit ornés de grandes pièces d'étoffes de ſoie de différentes couleurs, étoient pleins, & l'on voyoit un monde infini aux portes des maiſons, aux fenêtres & ſur des échaffauds, qu'on avoit dreſſés dans les rues voiſines de la place.

Nous vîmes d'abord arriver les car-

roſſes des Chevaliers. Il y en avoit quatre d'une forme antique & fort ſingulière ; le fond n'étoit fermé que par une glace, les côtés & le devant étoient preſque entièrement ouverts. Les Chevaliers étoient placés à la portière de leur caroſſe, d'où ils ſaluoient le peuple & les perſonnes qui étoient aux fenêtres & aux balcons. Ils étoient accompagnés de leurs parreins, du Duc *d'Oſſonne*, du Duc de *Baños*, du Duc d'*Arcos* & du Duc de *Médina-celi*. Il parut enſuite une troupe de Hallebardiers qui précédoit les caroſſes du Roi, au nombre de ſept ou huit équipages : après quoi vint le grand *caroſſe de reſpect*, qui étoit extrêmement riche, avec des ornemens rouges & or, & dont les pannaux étoient très-bien peints. Les grands Officiers de la Couronne, qui précédent toujours immédiatement le Roi, étoient dans un caroſſe à la ſuite du caroſſe d'honneur. Le Roi & la Reine parurent enſuite dans un caroſſe bleu fort magnifique, dont tous les ornemens étoient d'argent maſſif, ainſi que la Couronne dont il étoit ſurmonté ; les harnois des chevaux étoient de même en argent, avec de très-beaux panaches bleus. Les

caroſſes du Prince des Aſturies, des deux Infantes, de Don Louis & de toute leur ſuite, venoient après le caroſſe du Roi.

Leurs Majeſtés étoient placées vis-à-vis de nous, dans un balcon doré, ſous un dais ſuperbe, dont les rideaux étoient or & écarlate. La Reine étoit à la droite du Roi & dans le balcon voiſin. Sur la droite étoit la famille Royale. Les Gentilshommes de la Chambre & les Grands Officiers en uniforme bleu & rouge, chargé d'une riche broderie d'or, étoient dans le balcon à la gauche de celui du Roi. Les Hallebardiers s'avancèrent dans le milieu de la place, pour écarter la populace & la faire ranger ſur des échaffauds; enſuite ils allèrent ſe mettre ſur une ligne, au-deſſous du balcon du Roi. Alors on vit deux compagnies de jeunes garçons en uniforme de taffetas rouge, rangés ſur la droite & ſur la gauche de la place, & portant des vaſes remplis d'eau, dont ils l'arroſoient. Après cette opération, vinrent les ſix premiers Alguaſils de Madrid, montés ſur des chevaux fins magnifiquement harnachés; leurs habits étoient à l'ancienne mode Eſpagnole, avec des manches coupées; ils avoient une longue perruque blonde &

flottante, & de larges chapeaux ornés de plumes de différentes couleurs. Ils ſe rangèrent ſous le balcon du Roi, & ils furent obligés de ſe tenir là pendant le ſpectacle, juſqu'au moment où ils prirent l'épouvante en voyant venir à eux les taureaux, parce qu'ils n'avoient point d'armes & qu'ils étoient ſans défenſe.

Dès qu'on eut obtenu du Roi la permiſſion de commencer la fête, on vit paroître dans la place les troupes qui ſervoient de cortège aux quatre Chevaliers : elles étoient diviſées en quatre compagnies, ayant chacune un uniforme de ſoie à la moreſque, richement orné de galons & de broderie, & chacune portant la couleur ou la livrée de ſon Chevalier. Ces troupes s'avancèrent d'abord vers le balcon du Roi pour y faire leurs révérences : elles firent enſuite le tour de la place. Vinrent après cela les quatre Chevaliers habillés à l'ancienne mode des Eſpagnols, avec un chapeau orné de panache, montés ſur de magnifiques chevaux, & portant à la main une lance. Chaque Chevalier étoit accompagné de deux hommes à pied, en uniforme de ſoie de la cou-

leur de leur Chevalier. Ces hommes de pied ne quittent jamais leur Chevalier; ils ſont toujours à ſes côtés, & ils en font la principale défenſe. Quand les quatre Chevaliers ou tenans eurent rendu leurs hommages aux Majeſtés Catholiques, tout le cortége ſe retira; il ne reſta ſur le champ de bataille, que les quatre Chevaliers & leurs piétons, avec quelques autres habillés de la même manière, qui ſe portèrent en divers endroits de la place. Les Chevaliers ſe rangèrent tous ſur une ligne, ſe tenant un peu éloignés les uns des autres, & ils ſe placèrent vis-à-vis l'endroit d'où le taureau devoit ſortir, afin de s'offrir à ſa rencontre.

Le Roi ayant donné le ſignal ordinaire, les portes furent ouvertes au ſon d'une muſique guerrière & aux acclamations du peuple, & le taureau parut. Un des hommes à pied lui préſenta ſon manteau; le taureau courut auſſi-tôt ſur lui, mais il ſe retira; ce qui donna occaſion à ſon Chevalier de porter un coup de lance dans le col de l'animal. Les autres piétons qui étoient derrière le premier Chevalier, en firent de même, & chacun des Chevaliers donna à l'a-

nimal un coup de lance. Lorſqu'il eut reçu de cette manière pluſieurs bleſſures, d'autres hommes à pied ſe préſentèrent, & jouèrent avec lui avec une agilité ſurprenante, juſqu'à ce que la fatigue les fit ceſſer. Ils mirent fin à leur combat en plongeant leur épée dans le col & dans les côtés de l'animal, ce qui le fit tomber par terre avec un bruit qui retentit au loin. Dès que le taureau fut renverſé, les mêmes hommes lui portèrent un coup de poignard ſur la tête entre les deux cornes, ce qui termina leur victoire (1). Après quoi le taureau fut enſuite enlevé par ſix mulets richement caparaçonnés.

Je craignois d'abord beaucoup pour les hommes à pied; mais je m'apperçus

(1) C'eſt à-peu-près la manière dont les Numides tuoient les Éléphans ſauvages, ou ceux qu'ils ne pouvoient gouverner, ainſi que le raconte Tite-Live, Liv. 27, Chap. 49. (*Rectores*) *ſcalprum cum malleo habebant; id, ubi ſævire bellua & ruere in ſuos cœperant, Magiſter inter aures poſitum, ipſo in articulo quo jungitur capiti cervix, quanto maximo poterat ictu, adigebat. Ea celerrima via mortis in tanta molis bellua inventa erat, ubi regendi ſpem viciſſent, primuſque id Aſdrubal inſtituerat.*

bientôt qu'ils ne couroient aucun danger, parce qu'ils ſe mettoient à l'abri des coups de cornes en lui préſentant leur manteau, contre lequel l'animal dirigeoit ſes coups. D'ailleurs, ces hommes ſont en ſi grand nombre, qu'ils ſe donnent promptement du ſecours, en détournant le taureau lorſqu'ils le voient acharné contre la même perſonne : ils ont de plus les échaffauds ſous leſquels ils vont ſe réfugier, lorſqu'ils ſont pourſuivis trop vivement.

Il y a beaucoup plus à craindre pour les Chevaliers, parce que leurs chevaux ſont trop vifs pour qu'ils puiſſent les gouverner à leur volonté. Il ne leur eſt donc pas ſi aiſé d'éviter la rencontre du taureau, & ils ſeroient à tout moment en danger d'être renverſés avec leurs chevaux, s'ils n'étoient ſecourus par les piétons. Cependant, malgré tous ces ſecours, nous vîmes deux chevaux qui reçurent des coups de cornes de l'animal, & un des quatre Chevaliers fut renverſé avec ſon cheval : heureuſement le Cavalier fut aſſez adroit pour ſe dégager promptement, & ne fut point bleſſé. Le courage des chevaux eſt ſi grand, qu'on en a vu quelquefois

les flancs percés, s'avancer sur l'animal tandis que leurs intestins traînoient à terre.

Après que les Chevaliers eurent fait plusieurs autres coups de lance, le Roi les voyant fatigués, leur fit signe de quitter la place & d'aller se reposer. Alors on lâcha par d'autres portes, d'autres taureaux plus furieux & plus sauvages que le premier, mais un à un. Il n'y eut que les hommes à pied qui combattirent les taureaux, & ils paroissoient redouter si peu la fureur de l'animal, qu'ils cherchoient à l'irriter de plus en plus en lui lançant, avec beaucoup d'adresse, des dards garnis de bandelettes de papier & ressemblans aux thyrses des Bacchantes. Plusieurs de ces dards étoient remplis de poudre & pétoient comme une fusée dès qu'ils étoient attachés au corps du taureau : rien ne tourmentoit & n'irritoit plus l'animal que ces sortes de dards. Quelques combattans, pour se dérober à la fureur du taureau, lui jettoient des peaux de bouc enflées & très-ressemblantes au bouc même. Mais plusieurs de ces taureaux sembloient reconnoître que les boucs

étoient inanimés, & ne s'y arrêtoient pas. Cependant, un des plus furieux, frappé d'un de ces ballons de peau, fit paroître plus de frayeur que s'il eût eu à combattre contre le plus redoutable ennemi. Tel eſt le génie de ces animaux : ils ſont effrayés d'un objet qui ne fuit pas devant eux, & craignent même d'en approcher.

On combat encore le taureau d'une autre façon, par le moyen d'une groſſe lance maſſive & peſante : le bout de cette lance eſt fixé ſolidement dans la terre, & la pointe en eſt penchée vers la porte d'où doit ſortir le taureau. Le *Tauradore* ſe tient à côté ou derrière la lance, & court ſouvent un très-grand danger; car ſi le taureau manque de s'enferrer, il y a tout à craindre pour lui. Mais ces hommes ſont toujours ſi adroits, que rarement l'animal manque de recevoir le fer de la lance dans le col ou dans les épaules; le coup même eſt ſi violent, que nous vîmes un de ces taureaux caſſer le bois de la lance, quoiqu'il fût plus gros que le bras. Quelquefois auſſi les *Tauradores* ſe ſervent de dogues qu'ils lâchent après le

taureau ; ces chiens ſont auſſi hardis, auſſi fiers, auſſi conſtans, & d'un courage auſſi opiniâtre que ceux que nous avons en Angleterre.

Ces combats de taureau qui tiennent quelque choſe des anciens Tournois, ſont ſans contredit une des plus belles fêtes du monde ; ſoit qu'on en conſidère ſimplement le coup d'œil & le ſpectacle, ſoit par l'intérêt mêlé de crainte & de joie qu'inſpirent l'intrépidité, le courage, l'adreſſe & l'agilité des Acteurs. Les Eſpagnols ont une telle paſſion pour ce ſpectacle, qu'il n'y a pas une femme qui ne vendît tout ſon ménage, pour avoir de quoi payer ſa place dans les balcons ou ſur les échaffauds. Il y a de ces balcons qu'on a loués juſqu'à cinquante piſtoles pour la demi-journée. Quant aux maiſons donnant ſur la place, tout étoit plein depuis le toît juſqu'au rez-de-chauſſée. Ceux qui étoient expoſés au ſoleil, payerent cherement ce plaiſir ; car il étoit brûlant, & on étouffoit de chaleur. Cependant je ne m'étonne pas que les Eſpagnols aient tant de goût pour un ſpectacle qui dans le fond eſt

un peu féroce, quand je ſonge combien le peuple Anglois, qui ſûrement n'eſt pas moins humain qu'aucun autre peuple de l'Europe, eſt paſſionné pour les combats de coqs, & autres ſpectacles de cette nature.

Sans doute on ne peut nier que cette fête ne ſoit un reſte des Maures & des Sarraſins, ou peut-être de la barbarie Romaine; par conſéquent elle n'obtiendra pas l'approbation d'un ſpéculateur dans le ſilence du cabinet, ou d'une ame tendre & portée à la compaſſion. Mais nous ne devons pas, après tout, examiner à la rigueur ces ſortes de ſpectacles violens, de crainte que nous ne venions à perdre cette fermeté de courage qui doit faire le caractère de l'homme, & que trop de philoſophie ne nous rende puſillanimes. Il eſt un certain degré de férocité, néceſſaire, en quelque ſorte, à la nature humaine. Mais, s'il eſt important qu'il ſoit renfermé dans de juſtes bornes, pour qu'il ne dégénere pas en un ſentiment cruel, il ne faut pas auſſi proſcrire tout ce qui paroît un peu féroce, pour que les hommes ne deviennent pas ſenſibles ou

foibles comme des femmes. Ces combats de taureau ſont préciſément dans le degré que nous demandons ; ils n'ont rien de cruel en eux-mêmes, & l'on n'y applaudit qu'à la bravoure, à l'intrépidité, à l'adreſſe. Ils retracent les anciens exploits de la Chevalerie ; ils excitent l'ame des ſpectateurs aux grandes & aux belles actions : ils peuvent produire tous les bons effets des anciens combats en champ clos, ſans l'horreur qui les accompagnoit, & ſans l'effuſion du ſang humain dont la ſcène étoit toujours abreuvée. Ce ſpectacle nous accoutume à mépriſer le danger ; il nous apprend que la meilleure voie de le ſurmonter, eſt de le braver, d'aller au-devant, de le regarder ſans effroi, & de le voir venir avec fermeté. On y apprend encore à porter un prompt ſecours à ceux qui ſont expoſés, & à payer courageuſement de ſa perſonne pour les mettre à l'abri du danger. En un mot, quoique cette fête ne ſoit pas, abſolument & à la rigueur, conforme aux loix de l'humanité & de la nature, on peut dire cependant qu'elle produit d'excellens effets, & qu'elle exige dans les combattans

battans des qualités dont on s'honore par-tout.

Les courſes de taureaux dans la Place Majeure ſe donnent fort rarement, & dans les grandes occaſions, comme au mariage du Roi, à ſon avenement à la Couronne, &c. parce qu'il en coûte des ſommes conſidérables, tant au Roi qu'à la ville de Madrid. Mais il y a derriere les murs de la ville un Amphithéâtre où tous les quinze jours on donne des combats de taureaux. Les connoiſſeurs mêmes prétendent qu'ils ſont infiniment ſupérieurs à la grande courſe du taureau, puiſque les animaux ſont plus furieux, & qu'il faut aux combattans beaucoup plus d'agilité, plus d'art, pour ſe dérober au danger. J'ai été curieux de voir un de ces Spectacles: j'y ai trouvé fort peu de différence dans les manières de combattre, ſi ce n'eſt que les cavaliers ſont plus adroits, qu'ils vont mieux à la quête de l'animal, & qu'ils ne ſont pas ſi bien ſecondés par ceux qui combattent à pied. Leur lance eſt longue, fort droite, aſſez déliée, & d'un bois extrêmement dur; la pointe ne paroît que fort peu; elle eſt recou-

verte par des cordes qui l'empêchent d'entrer trop avant & de faire une bleſſure trop profonde. Ils la tiennent fort ſerrée, & collée, pour ainſi dire, ſous le bras, & la dirigent avec la main. Armés de cette manière, ils ne craignent point d'aller au-devant de l'animal, & ils ont ſouvent aſſez de force pour le tenir en arrêt, éloigné d'eux & de leurs chevaux. Mais ce choc eſt fort dangereux ; ſouvent le taureau devenu plus furieux par l'obſtacle qu'on lui préſente, culbute le cheval & le cavalier.

Le bâtiment où ſe font ces courſes, conſtruit ſur un ancien plan, eſt de forme circulaire : il y a des bancs tout autour, aſſez élevés, & à une bonne diſtance de la place où s'exercent les combattans. Il y a de plus deux rangs de loges, avec de grands balcons au-deſſus. Cet Amphithéâtre, dont l'apparence eſt fort belle, eſt bien entendu, bien régulier, & forme un coup d'œil charmant. On eſt toujours un peu ſurpris de voir un grand nombre de Dames de la première qualité qui rempliſſent les balcons, repaître de ces ſcè-

nes ſanglantes de beaux yeux, qui ne ſemblent faits que pour de plus douces cruautés. Les femmes du peuple n'y font pas moins la foule, & nous en vîmes pluſieurs qui avoient leurs enfans à la mammelle.

Il me reſte à préſent à diſcuter un point d'érudition qui a partagé les Sçavans : ſçavoir, ſi ces courſes de taureaux tirent leur origine des Romains ou des Arabes.

Je me rappelle que Cicéron conſulté ſur le combat des Gladiateurs, & obligé de décider ſi ces ſcènes féroces, ſanglantes, dont ſes concitoyens étoient ſi avides, annonçoient leur inhumanité, évite adroitement de faire tomber le reproche à la charge de ſa Nation, en éludant la queſtion avec autant de dextérité qu'un Caſuiſte. Voici ſa réponſe : *Crudele Gladiatorum Spectaculum! haud ſcio an ita ſit.* C'eſt comme s'il diſoit : *On prétend que le Spectacle des Gladiateurs eſt une choſe cruelle, cela eſt-il bien vrai?* Étonnante déciſion, Monſieur, pour un homme civiliſé, & ſur-tout pour un Philoſophe tel que Cicéron! Tout Spectacle donné, comme celui-là, aux dépens

de l'humanité ; où l'on répand le ſang humain, eſt cruel, & ne convient qu'à des Barbares.

Quant à l'origine des combats de taureaux, j'oſe avancer d'abord, que les Romains les ont ſeuls introduits en Eſpagne, puiſqu'on donnoit ſouvent à Rome de pareils combats d'animaux dans l'Amphithéatre. Peut-être les Romains tenoient-ils cet uſage des Aſiatiques : car on lit dans S. Paul, que les Éphéſiens donnoient chez eux des combats dont ils tiroient peu de fruit ; ce qui ſemble déſigner les combats en queſtion (1). Mais il eſt certain que ceux de taureaux ſe trouvent expreſſément marqués parmi les jeux des Romains.

Tite-Live s'exprime ainſi : *Per eos dies quibus hæc ex Hiſpaniâ nunciata ſunt, ludi TAURILIA per biduum facti, Religionis causâ.* Voilà des combats de taureaux donnés à Rome, bien préciſément énoncés.

Feſtus nous en a conſervé la première inſtitution. Les jeux appellés *Taurilia* furent, dit-il, conſacrés aux

(1) ἐθηριομάχησα ἐν Ἐφέσῳ.

Dieux infernaux, parce que ſous le régne de Tarquin le ſuperbe, les femmes enceintes ayant été attaquées d'une épidémie violente, elles ſe procurèrent leur guériſon en mangeant de la chair de taureau. Ce fut à cette occaſion qu'on inſtitua les *Taurilies*, qui ſe célébroient dans le cirque Flaminien hors de Rome, pour ne point invoquer les Dieux infernaux dans l'enceinte de la Ville.

Or, puiſque les femmes enceintes furent originairement l'occaſion & la cauſe de cette inſtitution des Taurilies, ne pourroit-on pas conjecturer que c'eſt pour cela que les femmes Eſpagnoles, par une tradition ancienne, portent à ce genre de ſpectacle leurs enfans à la mammelle, & que celles qui ſont enceintes n'oſent ſur-tout y manquer. Il eſt vrai que cette fête, pour avoir plus de reſſemblance à celle des Romains, devroit ſe célébrer hors de l'enceinte des murs, & non pas dans la place majeure, c'eſt-à-dire, dans le milieu de la Ville.

Tite-Live dit encore que les jeux du taureau, *Taurilia*, donnés par Fulvius, furent plus magnifiques, c'eſt-à-dire,

à ce que j'imagine, plus barbares & plus ſanguinaires qu'ils n'avoient jamais été, parce qu'on y fit combattre, non-ſeulement des taureaux, mais encore des panthères & des lions.

Autres traits de conformité entre les *Taurilia* des Romains & les Courſes des Eſpagnols. Suivant un uſage immémorial, c'eſt toujours la Nobleſſe Eſpagnole qui commence, & qui engage le combat du taureau; il n'eſt permis à perſonne de remplir l'office de Chevalier, ſans prouver une grande Nobleſſe. Tous les Eſpagnols ſont également paſſionnés pour ce ſpectacle; ils le regardent comme quelque choſe de grand, de noble, d'héroïque; & tous ceux qui ſe préſentent pour y combattre ſont ſûrs de plaire au Prince, aux belles, à leurs concitoyens, & d'être les idoles du peuple.

Il en étoit de même à Rome: les Patriciens vouloient toujours avoir l'honneur d'ouvrir les *Taurilia*, & de combattre les premiers :

Luſtravitque fugâ mediam gladiator arenam,
Et Capitolinis generoſior & Marcellis.
Juven. Sat. 2. L. 1.

On vit même des Dames Romaines porter l'ambition jusqu'à vouloir entrer en lice, & se présenter hardiment pour descendre sur l'arène, comme cette Dame Patricienne, dont parle encore Juvenal, Sat. 1. L. 1.

Mœvia Tuscum
Figat aprum, & nudâ teneat venabula mammâ.

LETTRE XI.

Des Funérailles, de la Grandeſſe & des Grands d'Eſpagne, de l'Entrée publique du Roi à Madrid.

LEs funérailles des Grands & des Nobles en Eſpagne, ſont auſſi magnifiques que décentes : on les porte ordinairement en terre revêtus de leurs habillemens les plus précieux, avec le chapeau, la canne & l'épée.

Nam vivis quis amor gladii, quæ cura togæve
Manſit, & hæc eadem remanet tellure repoſtis (1).

Je ſuis très-perſuadé qu'on n'inhumoit point non plus les anciens Chevaliers, les Paladins, &c. qu'ils ne fuſſent armés de pied en cap, tels enfin qu'on les voit encore repréſentés ſur leurs tombeaux, c'eſt-à-dire, avec le caſque, la cotte d'armes, l'épée, la lance, les

(1) Imitat. de Virgile, Liv. 6. de d'Enéide, verſ. 654 & 655.

éperons, les bottines, comme prêts à partir pour quelque expédition.

On met ordinairement une fort grande quantité de chaux dans la tombe, afin de hâter la conſomption des chairs. C'eſt ainſi que j'ai ouï dire qu'il y avoit à Naples une grande foſſe remplie de chaux, dans laquelle on jettoit les corps, après les avoir dépouillés.

La dernière Reine d'Eſpagne, femme de Charles III, mourut ici le 27. Septembre 1760, âgée de 35 ans, après avoir ſeulement régné en Eſpagne un an & quatorze jours. Elle étoit fille du Roi de Pologne (Auguſte III, Electeur de Saxe), & les malheurs de ſon père, chaſſé de ſes Etats héréditaires par le Roi de Pruſſe, lui avoient cauſé de grands chagrins. Il y avoit vingt ans qu'elle étoit mariée avec Charles III, & elle en avoit demeuré près de dix-neuf à Naples. Lorſqu'elle vint en Eſpagne, ſa ſanté étoit déja dérangée; elle eut la rougeole à Sarragoce, puis un grand rhume, enſuite la fièvre, & il lui prit une dyſſenterie au mois de Septembre à S. Ildefonſe. Sa maladie augmentant, on la ramena à Madrid. La Médecine épui-

ſoit toutes les reſſources de ſon art pour la conſerver ; on invoquoit tous les Saints d'Eſpagne ; on lui apporta des reliques de S. Iſidore ; on en fit venir de Tolède & d'Alcala ; les prières ne ceſſoient point dans toutes les Égliſes d'Eſpagne : rien ne put prévaloir contre les atteintes de la mort. Le Nonce lui donna la bénédiction du Pape *in articulo mortis*, & ce fut alors qu'elle connut que ſa fin approchoit. Elle la reçut avec un peu de ſurpriſe ; mais avec beaucoup de piété, de foi, de réſignation. Elle dit au Nonce qu'elle reconnoiſſoit tout le vuide des grandeurs humaines, & que ce n'étoit point du tout un avantage pour elle d'avoir été Reine. » Par-» donnez-moi, répondit le Nonce : » vous avez eu plus d'occaſions de faire » le bien, & vous ne les avez pas né-» gligées ». Elle reſta deux jours encore dans le même état, juſqu'à ce que le délire vint accompagné de convulſions, & elle expira le 27 Septembre à trois heures de l'après-midi.

Cérémonies des Funérailles de la Reine.

Le corps d'*Amélie*, Reine d'Eſpa-

gne, fut exposé le 28 Septembre, dans une des Salles du Palais de *Buen-Retiro*. Sa Majesté étoit assise sur un trône couvert d'une magnifique étoffe d'or, & sous un dais superbe; elle étoit revêtue de tous ses habillemens Royaux. Des deux côtés du trône étoient six larges girandoles d'argent du Méxique, d'environ quatre pieds de hauteur, avec plusieurs flambeaux. Tout autour de la chambre on avoit élevé des Autels garnis de chandeliers d'or & d'argent. Au pied du trône, à droite, étoit à genoux la Ducheſſe de Médina-Sidonia; derrière elle, une autre Dame de distinction dans la même posture, & ensuite un Exempt des Gardes. Des deux côtés du trône il y avoit deux Officiers qui portoient le sceptre & la couronne. Les Dames se relevoient d'heure en heure; à la Ducheſſe de Médina-Sidonia, succéda la Ducheſſe de Bournonville; à celle-ci, la Ducheſſe d'Arcos, &c. &c; mais les deux Officiers restèrent dans la chambre pendant les vingt-quatre heures. La Reine fut de cette manière exposée jour & nuit, le 28 Septembre. Le lendemain, à sept heures du matin, on conduisit le corps

à l'Escurial ; & voici l'ordre de la pompe funèbre. La Marche étoit ouverte par quarante Carmes, tous montés sur de beaux chevaux des écuries du Roi, tenant chacun un flambeau. Venoient ensuite quarante Cordeliers, puis quarante Dominicains, tous aussi montés superbement, avec des flambeaux à la main : ils étoient suivis des Gardes à cheval, ayant à leur tête le Duc de Veraguez, autrement le Duc de Berwick. Après eux marchoit un Chapelain en chappe, tenant un Crucifix d'or, & précédant tous les Curés. Parut ensuite le carrosse qui renfermoit le corps de Sa Majesté, suivi de deux autres carrosses. Le Duc d'Albe accompagnoit le corps, & l'Inquisiteur Général venoit après lui, avec d'autres personnes de distinction, comme le Duc d'Arcos, &c. Le Convoi étoit fermé par un détachement de Gardes à cheval & un grand nombre de carrosses.

On fut obligé de marcher toute la nuit, parce qu'il y a huit grandes lieues de Madrid à l'Escurial, & le corps ne fut inhumé que le 30 à huit heures du matin. Cette Pompe funèbre a dû coûter de grandes sommes : les Moines

ſont très-bien payés pour leur journée, ils ont le drap d'or qui ſert à couvrir le corps. Ainſi finit cette cérémonie funèbre, qui me rappelle ces deux vers d'un Poëte Anglois:

Tu n'es plus qu'un amas de cendre & de pouſſière ;
C'eſt le deſtin des Grands, & de la terre entière (1).

De la Grandeſſe & des Grands d'Eſpagne.

Il eſt très-difficile, Monſieur, de vous donner une liſte exacte & préciſe de tous les Grands d'Eſpagne. Les Eſpagnols, ſur cet article, n'ont jamais eux-mêmes publié rien de fort certain; ainſi peu de perſonnes ſont bien au fait de tout ce qui regarde les Grands & la Grandeſſe en général. Il n'y a point ici d'abord de ſupériorité ni de gradation dans les titres, comme en France & en Angleterre. Le Duc n'eſt pas plus que le Marquis, le Marquis pas plus que le Comte; en un mot, tous les titres ſont égaux.

(1) A heap of duſt alone remains of thee:
Tis all thou art, and all the great ſhall be.

Vous verrez ſouvent ici que le fils eſt Duc, tandis que le père n'eſt que Comte ou Marquis ; c'eſt préciſément le contraire en Angleterre & en France. La grande diſtinction conſiſtoit anciennement à être Grand de la première, de la ſeconde ou de la troiſième Claſſe. Aujourd'hui ces diſtinctions ne ſubſiſtent plus ; tous les Grands ſont créés de la première Claſſe. On mettoit dans la première Claſſe ceux qui paroiſſoient devant le Roi le chapeau ſur la tête avant qu'ils lui parlaſſent ; dans la ſeconde, ceux qui ne pouvoient ſe couvrir qu'après avoir parlé au Roi, & après que le Roi leur avoit répondu ; dans la troiſième, ceux qui ne pouvoient mettre le chapeau ſur la tête qu'ils ne ſe fuſſent retirés & mis à leur place. Si le Roi dit à quelqu'un de ſe couvrir, ſans ſe ſervir d'autres termes que celui de *covre-os*, couvre-toi, cet homme eſt ſeulement Grand pour ſa vie. Si le Roi ajoute le titre de quelques-unes des terres du Seigneur à qui il dit, *couvre-toi*, comme *Marquis d'Arbreu :* alors la Grandeſſe eſt héréditaire. Autrefois les Pairs d'Angleterre avoient coutume de reſter le chapeau ſur la tête, quand le

Roi venoit s'asseoir parmi eux dans la Chambre haute du Parlement; mais à l'avénement de la Reine Anne au trône de la Grande-Bretagne, le Parlement crut qu'il étoit de la politesse de se découvrir devant une femme, & par succession de temps les Pairs ont perdu ce privilège. Tous les Titres, en Espagne, sont encore aujourd'hui féodaux, & relèvent de la Couronne. Dans les commencemens ils étoient libres pour la vie, ce qu'ils appelloien *libres des lances*; mais quelque temps après on leur a fait payer, comme tenant des Fiefs de la Couronne, une somme annuelle, pour suppléer à l'Office de Chevalier, ou au service féodal.

Outre les Grands, il y a encore en Espagne un grand nombre de bonnes & anciennes Maisons, qui, depuis très-long-temps illustrées, ont un droit incontestable à la Grandesse; mais comme les Rois d'Espagne n'ont pas jugé à propos de dire à ces Gentilshommes de se couvrir, *cubridos*, ils n'ont aucun rang à la Cour. Ces Maisons sont appellées en Espagne, *Casas agraviadas*, des Maisons à qui on a fait injure, ou des Maisons délaissées. La marque qui

distingue les Grands d'Espagne, & qu'ils ont grand soin d'observer lorsqu'ils se rencontrent, ou qu'ils parlent ensemble, c'est de se tutoyer, & de se servir toujours de ce terme *tu*; mais lorsqu'ils parlent à quelqu'un d'un rang inférieur au leur, ils s'expriment par ces mots: *Vuestra excelencia*, *vuestra merced*, *Vosia Voseñoria*, &c.

La liste que je vous donne ici des Grands d'Espagne, est la plus exacte & la plus sûre que j'aie pû trouver.

Liste des Grands d'Espagne (en 1762) *suivant l'ordre de leurs titres, avec les noms de leurs Maisons, &c.*

Le Duc d'Abrantes, Don M. Carvajal.

Le Comte d'Aguilar, Ric. Ossorio Moscoso y Guisman.

Le Comte d'Altamira, Ben. Moscoso.

Le Duc d'Albe, Fern. Sylva y Toledo. Son fils aîné étoit le Duc d'Huescar.

Le Marquis d'Alcanizas, Manuel Osorio.

Le Duc d'Albuquerque, Pedro de la Cueba. Son fils aîné étoit le Marquis de Ledesma.

Le Comte d'Amarante, Franc. Gayoſo.

Le Duc d'Arco, Alp. Zayas.

Le Duc d'Argete, L. Laſo de la Vega.

Le Duc d'Arion, Ign. Pimentel.

Le Marquis d'Ariſla, Joach. de Palafox.

Le Duc d'Arcos, Ponce de Léon.

Le Comte d'Aranda, Po. Abarca.

Le Marquis d'Aſtorga, Infantado.

Le Comte d'Aſtares, Sant-Iago Fuñes.

Le Duc de Baños, Don A. Ponce de Léon.

Le Comte de Baños, J. de Muſcaro.

Le Marquis de Balbaces, Don J. de Spinola. Son fils aîné étoit Duc de Sexto.

Le Duc de Bejar, J. de Zuniga.

Le Comte de Bénévent, Fr. de Pimentel, autrement dit le Duc de Medina del Rio-ſeco.

Le Duc de Veraguas, Santiago Eſtuardo, autrement Duc de Berwick.

Le Duc de Bournonville, Fr. de Bournonville.

Le Duc de Caſtro-Piniano, Don Eboli.

Le Comte de Caſcahuelas, ou le

Comte de Fuentes, Joachim Pignatelli. Depuis que ces Comtes ſont alliés aux Guſmans, ils prennent le titre de Fuentes y Guſman. Le fils aîné étoit Duc de Mora.

Le Marquis de Caſtel de los Rios.....

Le Marquis de Caſtellar, Lucas Patinho.

Le Comte de Cifuentes, Juan de Sylva.

Le Marquis de Camina, P. de Cordoue ou Cogolludo.

Cordoue. . . . . .

Le Comte de Corunna, Man. de Cartejon.

Le Marquis d'Eſteja, Don Juan Conturion.

Le Duc de Frias, Don B. de Velaſco, Connétable de Caſtille.

Fuentes. *Voyez* Caſcahuelas.

Le Comte de Fuenclara, Ant. de Sylva.

Le Comte de Fernand-Nuñez, Joſ. de los Rios.

Le Prince Jacchi, Don Regio.

Le Duc de l'Infantado. Ce titre eſt actuellement vacant; mais il doit revenir au Duc de Lerme.

Le Duc de Lerme.

Le Duc de Loſada, Don Joſ. de Miranda.

Le Comte de Macéda, Don Franc. Lauzos.

Le Marquis de Malpica, Joſ. Pimentel.

Le Marquis de Manzera, Joach. Pimentel.

Le Prince de Maſſerano, Fel. Freſco. Prince de Campo-Florido.

Le Duc de Medina-Celi, Louis de Cordoue. Son fils aîné étoit Marquis de Camina. L'ancien nom de cette Maiſon, eſt *la Cerda.*

Le Duc de Medina-Sidonia, P. de Guſman, *El bueno*, le Bon. Les Seigneurs de ce nom portent le ſurnom de *Bon*, depuis un Guſman qui défendit Tariffe avec beaucoup de bravoure en 1292.

Le Marquis de Mina, Guſman de La Mina.

Le Comte de Miranda, Ant. de Zuniga.

Le Comte de Montijo, Ch. Portocarero.

Le Duc de Montellano, Joſ. de Solis.

Le Marquis de Mondecar, N. de Mendoſa.

Le Duc de Monteléon, Pignatelli.

Le Comte d'Ouate, Don Joſ. de Guſman.

Le Duc d'Oſſun, P. Giron.

Le Comte de Paredes, D. Diego de Guſman.

Le Comte de Parſen, Joach. de la Cerda.

Le Comte de Paralada, Fer. de Bujados.

Le Prince Pio, Regio.

La Ducheſſe de Popoli.

Le Comte de Priégo, Juan de Croix.

Le Comte de Puño-en-Roſtro, F. Xav. Arias.

Le Comte de Ricla, Don Amb. de Fuñes.

Le Duc de San-Eſtevan ou Saint-Eſtienne, D. Q. de Benavides.

Le Marquis de San-Juan, Juan Pizarro.

Le Comte de Salva-Tierra, J. de Cordoue.

Le Marquis de Santa-Cruz ou Sainte-Croix, Joſ. de Sylva.

Le Marquis de Sarria, Nic. de Carvajal.

Le Comte de Serbelloni.

Le Comte de Siruela, Fr. Balbi.

Le Duc de Soto-Mayor, F. S. M. Maſlones y Lima.

Le Comte de Tenebron, D. Ger. de Montezuma. Il deſcend en ligne directe du fameux Montezuma, Prince Mexicain, & il eſt penſionné par la Cour d'Eſpagne.

Le Marquis de Torrecuſo, Carracciolo.

Le Marquis de Vedmar ou Bedmar, D. Ph. Pacheco.

Le Marquis de Villa-Franca, Ant. de Toledo.

Le Marquis de Villa-Garcia, Barth. de Mendoza.

Le Duc d'Uzeda, Ant. Pacheco.

Le Marquis de Villarrias. . . .

Villena. . . . . .

Zuniga. . . . . .

Grands Officiers de la Cour d'Eſpagne.

Maiſon du Roi.

Le Duc de Médina-Céli, Grand Ecuyer.

Le Duc d'Albe (1), Grand-Maître de la Maison du Roi.

Le Duc de Lozada, Maître de la Garde-Robe.

D. Pedro Stuart, premier Ecuyer.

Maison de l'Infant.

Le Duc de Montellano, Majordome.

---

(1) Le Duc d'Albe, au mois de Décembre 1760, demanda permission à Sa Majesté de se démettre de ses emplois, & de se retirer de la Cour, en priant seulement Sa Majesté de ne lui en laisser que les honneurs. Le Roi lui répondit que, non-seulement il lui conservoit les honneurs, mais qu'il prétendoit aussi lui continuer ses appointemens. Cette démission, donnée par le plus grand homme que possédât l'Espagne, fit grand bruit à Madrid. Le Duc d'Albe est sans contredit d'un génie vaste & étendu. On trouveroit difficilement quelqu'un qu'on pût lui comparer. Le Marquis de Montallegre, Napolitain, lui a succédé. Pour tout dire, il paroît que le Duc d'Albe, ayant été comme premier Ministre sous le dernier régne, ne vouloit pas être moins considéré sous celui-ci; & c'est peut-être ce qui lui fit demander sa retraite. Quoi qu'il en soit, il est Chancelier héréditaire des Indes, Doyen du Conseil d'Etat, Directeur de l'Académie, &c.

Maiſon de la feue Reine.

Le Marquis de Montallegre, premier Gentilhomme.
Le Marquis de Tripuzi, ſecond Gentilhomme.
Le Duc de Médina-Sidonia, Grand-Ecuyer.
Le Marquis d'Andia, Ecuyer.

Maiſon de la Reine Douairière.

D. Pedro de Villa-Real, Majordome.
Le Comte de Baños, Grand-Ecuyer.
Le Duc de Bejar, Gouverneur de l'Infant.
D. Louis de Cordoue, Cardinal & Archevêque de Tolède.
D. Ber. de Cordoue, fils du Duc de Médina-Celi, Grand Patriarche.

Dames de la Chambre de la feue Reine Amélie de Saxe.

La Marquiſe d'Aytonna.
La Princeſſe Jacchi.
La Marquiſe d'Areſa.

La Comteſſe d'Ablitas.
La Ducheſſe de Saint-Eſtienne.
La Marquiſe de la Mina.
La Princeſſe de Maſſerano.
La Ducheſſe de Bournonville.
La Ducheſſe de Caſtro-Piniano.
La Comteſſe de Bénévent.
La Comteſſe de Fuen-Clara.
La Princeſſe Pio.
La Marquiſe de Valderavano.
La Comteſſe de Fuentes.
La Comteſſe de Caſtro-Piniano.
La Ducheſſe de Médina-Sidonia.
La Ducheſſe d'Arcos.
La Ducheſſe d'Uzeda.
La Ducheſſe de Veragua.

Dames de la Chambre de la Reine-Mère.

La Ducheſſe douairière de Médina-Sidonia.
La Comteſſe de Siruéla.
La Marquiſe de Caſtel-Rios.
La Comteſſe de Serbelloni.
La Comteſſe de Baños.
La Marquiſe de Baneza.
La Comteſſe de Priégo.
La Ducheſſe de Popoli.
La Marquiſe de Torrecuſo.

Entrée

Entrée ſolemnelle du Roi Charles III, à Madrid le 13 Juillet 1760.

Le 13 Juillet, qui étoit un ſamedi, jour fixé par Sa Majeſté, pour ſon entrée publique à Madrid, après que tous les préparatifs pour cette grande fête furent finis; qu'on eut conſtruit en différens endroits de la Ville des arcs de triomphe; qu'on eut orné les maiſons d'emblêmes, de tapiſſeries, de miroirs, de tableaux, de feſtons, de guirlandes de fleurs, &c. dans toutes les rues où devoient paſſer leur Majeſtés; après que les Marchands Jouailliers, & particulierement les Orfévres, eurent fait faire devant leur maiſon une place comme un quarré long, flanqué de quatre tours dans les coins, & qu'ils eurent expoſé dans cette place toutes leurs richeſſes & tous leurs joyaux: à quatre heures de l'après-midi, deux compagnies des Gardes Eſpagnoles & Wallonnes, ayant leurs Officiers à leur tête, ſe rangèrent avec leurs drapeaux & leur muſique, le long de *la carrière.*

A ſix heures, Sa Majeſté avec la Reine & la famille Royale entrèrent dans la Ville par la porte de *Retiro*, dans l'ordre qui ſuit :

1°. Les Compagnies des Hallebardiers avec leur Muſique.

2°. Trois Eſcadrons des Gardes à cheval, Eſpagnoles, Italiennes & Flamandes, avec leurs trompettes & leurs timballes.

3°. Quatre carroſſes dorés des écuries du Roi, avec trompettes & timballes, dans l'un deſquels étoit le Majordome de ſemaine, qui alla d'abord à l'Égliſe de Sainte Marie, pour établir l'ordre.

4°. Le carroſſe des Officiers de la Reine, où étoient le Marquis de Montallégre, ſon premier Gentilhomme, le Duc de Médina Sidonia, ſon Grand Écuyer, & le Marquis d'Andia, premier Écuyer.

5°. Le Majordome de ſemaine chez la Reine, dans un autre carroſſe.

6°. Neuf Dames du Palais de la Reine dans d'autres carroſſes.

7°. Neuf carroſſes attelés chacun de quatre chevaux, où étoient les Gentils-

hommes ordinaires du Roi, avec d'autres Officiers de ſa Chambre.

8°. Un carroſſe à huit chevaux richement caparaçonnés, avec quatre Valets de pied & huit Valets de chambre qui marchoient ſur les côtés.

9°. Un autre carroſſe à huit chevaux richement ornés, accompagné comme le précédent, où étoient le Duc de Médina-Cœli, grand Écuyer du Roi, le Duc d'Albe, Grand Maître de la Maiſon du Roi, le Duc de Loſada, Maître de la Garderobbe, le Prince de Maſſeran, Capitaine de la Compagnie Italienne des Gardes-du-Corps, & Don Pedro Stuart, premier Écuyer.

10°. Vingt-quatre Valets de pied du Roi & de la Reine, & les Écuyers de champ.

11°. Le carroſſe du Roi, dont les ornemens étoient d'argent maſſif, tiré par huit chevaux Napolitains richement harnachés, où étoient le Roi & la Reine, eſcortés des Officiers des Gardes-du-Corps, & de douze Pages en livrée & broderie d'or, marchant des deux côtés du carroſſe.

12°. Un gros détachement des Gar-

des-du-Corps, avec leurs Officiers.

13°. Le Prince des Aſturies & l'Infant *Don Gabriel* dans leurs carroſſes, accompagnés d'un détachement des Gardes à cheval.

14°. Les Infants Don *Antoine Paſcal*, & Don *François Xavier*, dans leurs carroſſes, ſuivis de Gardes à cheval.

15°. La Princeſſe Dona *Marie Joſephe* & Dona *Marie-Louiſe*, dans leurs carroſſes, accompagnés de Gardes-du-Corps.

16°. L'Infant Don *Louis Ant. Jacques*, dans ſon carroſſe, ſuivi de ſes Gardes.

17°. Les Dames d'honneur dans des carroſſes dorés.

18°. Le Majordome de ſemaine de Sa Majeſté, dans ſon carroſſe.

19°. Deux bataillons des Gardes Wallonnes & Eſpagnoles.

Tel étoit l'ordre de la marche. Leurs Majeſtés s'arrêterent d'abord au premier arc de triomphe, élevé à l'entrée de la belle rue d'Alcala, & vis-à-vis duquel la Reine-Mère, placée ſous un magnifique dais, étoit à un balcon de l'Hôtel

du Marquis de Tripuzi, ſon premier Gentilhomme. Le Roi & la Reine la ſaluèrent, & continuèrent la marche pour ſe rendre à l'Egliſe de Sainte-Marie.

Toutes les rues étoient remplies d'une foule étonnante de peuple, ſoit Eſpagnols, ſoit étrangers; & l'on voyoit à tous les balcons de très-beau monde, richement habillé en galons, dentelles, pierreries, &c.

Leurs Majeſtés étant arrivées à l'Egliſe de Sainte-Marie, le Cardinal Archevêque de Tolède, qui les attendoit ſous le parvis, accompagné de différens Officiers & de Gentilshommes, leur préſenta l'eau benite, & à toute la Famille royale. Après cette cérémonie, la Muſique de la Chapelle du Roi chanta le *Te Deum* & le *Salve, Regina.* Au ſortir de l'Egliſe, Leurs Majeſtés prirent une route différente, pour s'en retourner à *Buen Retiro.* Elles trouvèrent dans les rues où elles paſſèrent les maiſons, les arcs de triomphe, & les fontaines illuminées, parce qu'il étoit tard alors, & que le ſoleil étoit couché.

Revenues à *Buen Retiro*, Leurs Ma-

jeſtés virent de leur balcon, les feux d'artifice que la ville avoit préparés, & qui furent tirés ſur la petite place de la Pelotta.

Le lendemain dans l'après-midi, Leurs Majeſtés ſe trouvèrent à la repréſentation d'une Comédie intitulée *le Triomphe d'Hercule*, après laquelle les feux d'artifice recommencèrent comme la nuit précédente.

Le ſurlendemain, 15 du mois, Leurs Majeſtés eurent le ſpectacle d'une courſe de taureaux; il parut leur faire d'autant plus de plaiſir, qu'il n'arriva aucun accident aux cavaliers qui les coururent (1). Pendant ces trois jours, toutes les maiſons, ſur-tout celles de la Nobleſſe, furent très-bien illuminées.

Le Samedi ſuivant, 19 du mois, le Roi prêta le ſerment accoutumé. Le ſoir les Commerçans de Madrid paſſerent devant Leurs Majeſtés en habits

(1) On avoit pris pour cela de bonnes précautions. Depuis quatre jours, on n'avoit rien donné à manger aux taureaux, pour les affoiblir & leur ôter le courage avec les forces.

de maſque, firent un compliment, & ſe retirèrent. Il y eut encore cette nuit des feux d'artifice & des illuminations. Ainſi finirent les fêtes célébrées à Madrid, à l'occaſion de l'entrée publique de Don Carlos, Roi d'Eſpagne.

La partie la plus curieuſe de ce ſpectacle étoit, à mon avis, ce concours étonnant de peuple & de perſonnes différentes dont les rues étoient remplies. Cette variété dans les ordres & dans les états; ces Moines de toutes couleurs & de toutes étoffes; ce mélange d'Abbés, de Prêtres, de gens de loi, d'artiſans, de femmes de toute condition, d'enfans de tout âge, ſi diverſement habillés, tout cela formoit un tableau d'une ordonnance ſi bizarre, qu'il ſeroit bien difficile au plus excellent Peintre d'imaginer rien de ſemblable.

Le Théâtre de *Buen Retiro* eſt charmant; il eſt très-bien entendu & orné avec beaucoup de goût. Il fait beaucoup d'honneur au génie & à l'imagination du célèbre Farinelli, Chanteur Italien, qui ſe mêloit d'Architecture. Ce Virtuoſe, en vérité, n'a pas eu lieu de

regretter l'Angleterre ; car la Cour d'Eſpagne lui donnoit des appointemens conſidérables. Il occupoit dans le Palais de *Buen Retiro* les appartemens qu'on a donnés depuis au Duc de Loſada, & il avoit autant de monde à ſon lever qu'on en voit à celui du Roi, ou au lever de ſes Miniſtres. Après la mort de la Reine Barbe, femme de Ferdinand VI, il s'eſt retiré en Italie avec une fortune immenſe.

L'Ambaſſadeur de Veniſe fit auſſi ſon entrée publique à Madrid le 23 Juillet ſuivant, habillé en noir à la Vénitienne, & à cheval.

Fin du Tome premier.

TABLE

Des Lettres contenues dans le Tome I.

L'INTRODUCTION *Hiſtorique, extraite d'un Ouvrage du Marquis de Mondeçar ſur les Hiſtoriens Eſpagnols.* P. 1

Hiſtoire abrégée d'Eſpagne, depuis la mort de Charles II, juſqu'au regne de Charles III. 10

LETTRE I. *Voyage de Londres à Madrid.* 81

LETTRE II. *Etat de la Religion en Eſpagne.* 95

LETTRE III. *Etat du Gouvernement de l'Eſpagne, de ſes Loix, ſes Tribunaux, ſes Cours de Juſtice, &c.* 117

LETTRE III. Suite de la précédente. *Conſeils, Cours, Tribunaux, Compagnies, &c.* 145

LETTRE IV. *Etat de la Littérature en Eſpagne.* 157

LETTRE V. Suite de la Littérature Eſ-

pagnole. *Etat de la Médecine.* Page 169
LETTRE VI. Suite de la Littérature Eſpagnole. *Hiſtoriens d'Eſpagne.* 291
Lettre du P. François Perez Bayer, à l'Auteur. 224
Lettre de Don Grégoire Mayans, à l'Auteur. 229
LETTRE VII. *Etat des Poids & des Meſures.* 245
LETTRE VIII. *Etat du Théâtre.* 265
LETTRE IX. *Deſcription de la Fête du Taureau donnée dans la Place Majeure, à Madrid, à l'occaſion de l'Entrée de Sa Majeſté Catholique dans la Capitale, le 16 Juillet 1760.* 277
LETTRE X. *Des Funérailles, de la Grandeſſe & des Grands d'Eſpagne. Entrée publique du Roi à Madrid.* 313

Fin de la Table.

Biblioteca Regional
de Madrid Joaquín Leguina
1357876